

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Essais sur la poésie

François Charron, *L'obsession du mal. De Saint-Denys Garneau et la crise identitaire au Canada français*, Montréal, Les Herbes rouges, 2001, 590 p., 34,95 \$.

Normand de Bellefeuille, *Lancers légers*, Montréal, le Noroît, 2001, 76 p., 17,95 \$.

Serge Côté, *Retrouvances (essai poétique)*, Brossard, Humanitas, 2001, 118 p., 17,95 \$.

Jacques Paquin

Number 107, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37465ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paquin, J. (2002). Review of [Essais sur la poésie / François Charron, *L'obsession du mal. De Saint-Denys Garneau et la crise identitaire au Canada français*, Montréal, Les Herbes rouges, 2001, 590 p., 34,95 \$. / Normand de Bellefeuille, *Lancers légers*, Montréal, le Noroît, 2001, 76 p., 17,95 \$. / Serge Côté, *Retrouvances (essai poétique)*, Brossard, Humanitas, 2001, 118 p., 17,95 \$.] *Lettres québécoises*, (107), 46–47.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Essais sur la poésie

*Les poètes écrivent relativement peu d'essais sur la poésie.
Voilà une bonne occasion de lire ce qu'ils ont à dire.*

ESSAI | JACQUES PAQUIN

SI LES AÎNÉS ONT PU ÉCRIRE SUR LEUR PROPRE PRATIQUE, songeons à Fernand Souellette ou à Jacques Brault, les écrits de poètes contemporains sur la poésie demeurent pratique moins courante. Il est vrai qu'il faut aussi une longue expérience de son propre art avant de pouvoir jeter ses réflexions sur le papier. François Charron et Normand de Bellefeuille, qui ont une pratique soutenue de la langue poétique, pouvaient se permettre d'aborder des sujets aussi difficiles que Saint-Denys Garneau ou la création en poésie.

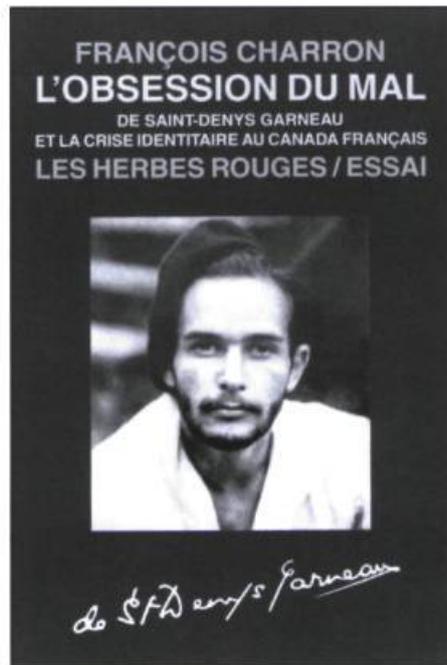
LE JUGEMENT D'UN POÈTE

C'est un très volumineux essai, on croirait presque à une thèse, que fait paraître François Charron. Le poète n'en est pas à ses premières armes puisqu'il a déjà publié, chez le même éditeur, un ouvrage consacré à la peinture automatiste, en 1979, de même que *La passion d'autonomie. Littérature et nationalisme* suivi de *Une décomposition tranquille*, en 1997. Mais c'est la première fois qu'il se penche sur un écrivain québécois : Saint-Denys Garneau, nom célèbre, mythique, à la signature aussi problématique que l'identité, et que Charron choisit, quant à lui, de faire précéder de la particule.

Comme l'indique le titre, c'est la question du mal qui sert de trame de fond au discours de François Charron, question abordée plus particulièrement sous l'angle de la psychanalyse freudienne. La seconde partie de l'intitulé, dans une visée plus psychosociale, applique le cas du poète à la société et au climat oppressif de l'époque. De fait, l'argumentation de Charron, si elle part de bases différentes, réitère en quelque sorte le cri d'alarme et de colère lancé par Jean Le Moyne à l'aube des années soixante : « Je ne peux pas parler de Saint-Denys Garneau sans colère. Car on l'a tué. » Charron, qui résume l'essai de Le Moyne, en annexe, ne désavoue pas l'analogie avec ses propres positions. Mais il part d'autres données. Dans son essai qu'il qualifie de « biographique », Charron réclame, à l'encontre des formalistes des années soixante-dix, le droit de défendre la liberté du sujet. Pour lui, l'essai biographique consiste en une exploration de l'aventure vécue du poète à travers ses textes, sans distinction entre les poèmes, le journal intime ou la correspondance. Cette vaste enquête au sujet des fantasmes qui sont à l'origine du complexe de culpabilité de Saint-Denys Garneau embrasse donc les poèmes de jeunesse ainsi que les critiques littéraires et picturales de l'auteur de *Regards et jeux dans l'espace*. Le parti pris pour les textes seuls, bien que le climat sociopolitique serve de toile de fond à la grille d'analyse freudienne, se double d'un discours qui assume sa propre subjectivité.

Ce faisant, l'écriture de l'essai arrive difficilement, à mon sens, à rendre limpide la double posture de Charron, à la fois analyste et contempteur d'une société qui brime l'expression individuelle. Par ailleurs, le regard que porte François Charron comporte des ressemblances notables avec le constat que faisait le groupe de

Refus global sur la société de son époque. On sait en effet que les automatistes privilégiaient les pulsions du désir contre le règne de la raison, dont l'intention constituait l'une des formes les plus reconnaissables.



Nous découvrirons, [écrit Charron] en quoi une sorte d'invisibilité du pouvoir et de l'instance punitive aura creusé une brèche afin de poursuivre son travail de normalisation. Que cette brèche se matérialise dans le rejet de la part de jouissance que comportent la révolte comme la création, voilà ce que nous allons essayer d'élucider dans les pages qui vont suivre. (p. 174)

On ne peut que s'incliner devant l'ampleur de l'enquête menée par l'auteur du *Monde comme obstacle*. En revanche, l'essayiste n'a pas su élaguer ses arguments, de sorte que le lecteur a l'impression qu'on lui rabâche la même idée ; c'est le sentiment du péché qu'éprouve



FRANÇOIS CHARRON

de manière démesurée Saint-Denys Garneau qui l'empêche de franchir la barrière de l'interdit pour laisser libre cours à l'écriture. Emporté par sa passion et, surtout, par la thèse à défendre, François Charron a voulu tout dire, en oubliant la lisibilité, écueil sur lequel butent le plus souvent les études savantes et dont l'auteur avait pourtant bien pris soin de se dissocier. Cette passion ne peut survivre à plus de cinq cents pages, elle finit par donner lieu à un discours essentiellement performatif qui enfonce à chaque page et à chaque chapitre le même clou.

Jean-Paul Sartre, avec qui l'essai de Charron entretient des rapports certains, avait réussi à faire la psychanalyse existentielle de son *Baudelaire* en moins de deux cents pages. Ce détail quantitatif peut sembler banal, mais il explique pourquoi bien peu de lecteurs auront la patience de lire l'essai de Charron jusqu'au bout. Il reste que cet ouvrage est écrit par l'un des poètes les plus importants de sa génération. En se mesurant à un écrivain comme Saint-Denys Garneau, le poète des Herbes rouges se colletait avec le refus du corps. Or, la poésie de Charron vise à redonner sa place à une certaine forme de spiritualité. Aurions-nous aujourd'hui la situation contraire? Une société qui laisse, en apparence, toute la place au corps, mais qui, par un refus de bon aloi du religieux, mine toute expression de la spiritualité? C'est la question qu'on pourrait adresser à François Charron, en souhaitant qu'il y réponde par un ouvrage qui fasse, de manière plus limpide, contrepoids à son étude.

PENSÉES BRÈVES SUR LE POÈME

De plus en plus, les éditeurs — Boréal, Trois-Pistoles et, ici, le Noroît — publient des essais d'écrivains qui livrent leurs réflexions sur leur pratique d'écriture. Cet intérêt semble coïncider avec la popularité grandissante des ateliers d'écriture et vient alimenter les chercheurs qui s'interrogent sur les processus de création. C'est un essai de Normand de Bellefeuille, consacré à l'écriture poétique, qui marque la parution du septième titre de la collection « Chemins de traverse » de la maison de Paul Bélanger.



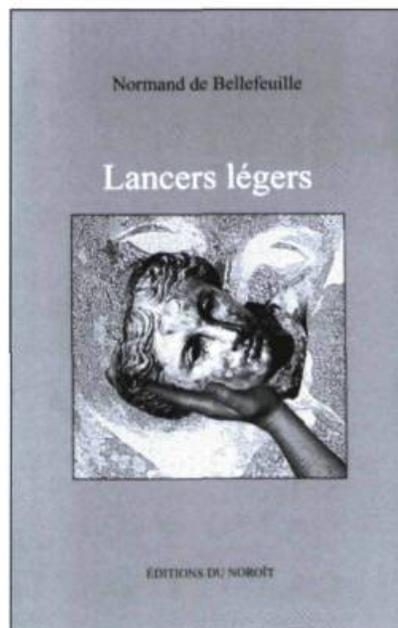
NORMAND DE BELLEFEUILLE

Contrairement à Charron, le discours réflexif de l'auteur de *La marche de l'aveugle sans son chien* et d'*Un visage pour commencer* s'accommode de la forme du fragment. À travers quatre sections, dont deux inédites, de Bellefeuille, par un retour sur sa propre expérience, exécute des *Lancers légers*, c'est-à-dire des mouvements de la pensée qui prennent place dans des textes brefs apparentés à la maxime ou à l'aphorisme. Chaque fragment propose une idée qui sort des sentiers battus. Le lecteur a ainsi le rare privilège de lire une conception de l'écriture par l'un des meilleurs représentants de la modernité poétique. Ces esquisses sont de petits bijoux de concentré de la pensée poétique de l'auteur qui prend bien garde, avec une bonne dose d'auto-ironie, de ne pas relancer le mythe du Poète et de la Poésie :

25. *Ne plus rêver : alors commence la peur véritable. La poésie n'est peut-être que le « ne plus rêver » de l'écriture. D'autres croient bien au contraire que la poésie est le territoire précisément du rêve. Moi, je n'écris pas de ces choses-là.* (« Ce que n'est peut-être pas la poésie », p. 21.)

Mais les deux pièces maîtresses de cet essai sont incontestablement le texte consacré à l'éloge de la répétition (« Il n'y a pas de forme sans répétition » p. 55)

et les « Douze leçons mallarméennes » qui viennent éclairer les affinités électives que l'écriture de de Bellefeuille entretient avec cette figure tutélaire du formalisme. Pour en apprécier la juste valeur, lire cet essai en alternance avec les recueils de poèmes.



LES BONNS SENTIMENTS

Je dirai peu de choses de *Retrouvances*, de Serge Côté, qui qualifie, comme on le faisait autrefois, ses textes d'« essai poétique ». En fait, ce recueil est le fruit de réflexions plutôt mièvres qui témoignent d'un rapport bien ingénu avec la littérature en général. L'ensemble se révèle un répertoire de bons sentiments. Nous sommes à mille lieues de l'obsession du mal ou de la passion de la forme. Lisons, au hasard : « Le temps des enfants, c'est le temps de nouvelles étoiles qui font du vent joyeux dans les cheveux du monde. » (p. 114) Je ne suis vraiment pas sûr que les bons sentiments, écrits de cette manière, fleurissent

bon le miel de l'enfance. On aurait le goût de suggérer à l'auteur des lectures afin qu'il perde son innocence. « Les chercheuses de poux » de Rimbaud seraient sans doute un bon début.

ENVOÛTÉ
PAR LES MOTS
À METTRE EN
PAGES

[...] *la Liberté est une statue derrière le Titanic.*

Jean-Paul Daoust,
L'Amérique

Michel St-Denis,
Infographe
(514) 747-5391
michelsd@videotron.ca